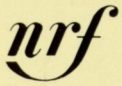
JULIEN BENDA

PRÉCISION

(1930-1937)



GALLIMARD

Extrait de la publication

15, 09c

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

I

FONCTION DU CLERC

Extrait de la publication

LE CLERC ET LA FAMILLE

Je tiens que l'essence du clerc est de n'avoir pas d'intérêts pratiques à défendre. Ce que j'exprimerai encore en déclarant que son devoir est d'étrécir autant que possible cette portion de soi par laquelle toute chose vivante connaît nécessairement ces intérêts, de réduire au minimum sa *surface temporelle*. De ce point de vue, je découvre qu'une des grandes trahisons du clerc moderne est le mariage, plus exactement l'état de père de famille, avec l'immense surcroît d'intérêt social et le nécessaire conservatisme qui résulte de cet état. Ce n'est pas pour rien que les champions de l' « ordre » en appellent toujours aux « pères de famille ». Descartes, Spinoza, Kant, voire Montaigne et Voltaire, n'étaient pas des pères de famille. Je crois que leur philosophie s'en ressentait.

Kropotkine, dans *Autour d'une Vie*, parle d'un camarade qu'il rencontra un jour dans la rue, à Moscou, avec une boîte à savon à la main. « Vous allez au bain, mon ami, lui demande-t-il? — Non, répond l'autre, je déménage. » Voilà la surface temporelle qui sied au clerc. (1)

1. *N. R. F.*, avril 1930.

Extrait de la publication

NATIONALISME ET CLÉRICATURE

« Pratiquons fermement, jalousement, s'écriait récemment un écrivain français, ce nationalisme intellectuel qui fut celui de nos pères (1). »

Notons l'équivoque dont joue cet écrivain quand il parle du nationalisme intellectuel de ses pères. D'une part, il entend affirmer la nature, la formation exclusivement françaises de leur esprit; chose qu'on serait assez prêt de lui accorder. Mais, d'autre part, il veut dire aussi la *conscience* qu'ils auraient prise de ce fait, la volonté qu'ils auraient eue, comme lui, de ne relever que de l'âme française, la valeur morale qu'ils auraient conférée à cette volonté. Or, d'un tel dogmatisme nulle trace sérieuse chez les écrivains de ce pays avant la fin du XIXe siècle. Et je ne songe pas seulement aux romantiques de 1830 et aux maîtres du XVIIIe, qui me donneraient par trop raison, mais à ceux de l'âge classique, à telle page de la *Logique de Port-Royal* ou de la *Recherche de la Vérité*, singulièrement sévère pour l'*idola tribus*, à certaine fameuse phrase de Pascal sur ceux qui jugent différemment selon qu'ils vivent de ce côté-ci ou de l'autre des Pyrénées. Le nationalisme intellectuel, *en tant que dogme*, et au point où on le voit aujourd'hui, est chose tout à fait neuve chez des penseurs français.

Mieux. Le nationalisme intellectuel des anciens Français, en tant qu'il signifie la formation spécifique-

1. Paul Bourget, *Figaro*, 24 décmbre 1930.

Extrait de la publication

ment française de leur esprit, est-il si sûr? En plein XVIIIe siècle, Rousseau notait (pour s'en plaindre) : « Il n'y a plus aujourd'hui de Français, d'Allemands, d'Espagnols, d'Anglais même, il n'y a que des Européens. Tous ont les mêmes goûts, les mêmes passions, les mêmes mœurs, *parce qu'aucun n'a reçu de forme nationale par une institution particulière.* » L'historien qui rapporte ce jugement et qui visiblement y souscrit (Albert Sorel, l'*Europe et la Révolution française*, tome I, p. 157) l'explique de ce fait que tous ces hommes étaient façonnés par les mêmes maîtres, les Jésuites, dont l'ordre était cosmopolite. Sans aller à cet excès, et convaincu que leur nationalité marquait fort bien ces hommes en dépit de l'enseignement uniforme qu'ils recevaient, ce que je crois, c'est que les Jésuites, en ces temps non démocratiques, n'exaltaient nullement l' « âme nationale ». Particulariste en ce qui concerne la classe, leur doctrine était universaliste en ce qui regarde la nation. Quand les Jacobins lanceront dans le monde des vérités « qui valent pour tous les peuples », ils ne feront qu'appliquer à des objets nouveaux l'esprit universaliste que tous les hommes de ce temps avaient reçu de leurs maîtres.

Il faut distinguer deux choses. Il y a *être* d'une tradition, et puis il y a *décider* d'en être. Le premier est un fait naturel. Un écrivain est de tradition française comme il est grand ou petit, brun ou blond, encore que les causes en soient peut-être moins aveugles et me semblent résider surtout dans sa formation intellectuelle. Le second (qui n'est d'ailleurs nullement exclusif du premier) est une résolution de l'esprit, une démarche de la volonté. Un cas qui permet de bien saisir cette distinction est celui de Stendhal, si éminemment français par son être, par son style, par la nature de sa pensée, et si « hérétique » par sa furie de cosmopolitisme, par ses constantes sorties contre les mœurs de sa nation (1).

1. *Les Nouvelles littéraires*, 3 janvier 1931. — 5 janvier 1935.

Extrait de la publication

BARRÈS A-T-IL « TRICHÉ »?

Tricher, pour Gide, c'est faire semblant de croire à ce que nous prêchons, alors que nous n'y croyons pas. Il en accuse Barrès. Selon lui Barrès est un homme que l'Asie attire, mais qui renie ses plus profonds désirs et se fabrique des idoles : la terre, les morts. C'est ce que Mauriac ne peut laisser passer. Et d'abord, déclare-t-il, Barrès « n'a jamais nié son penchant pour le rêve, ni pour la dissolution de l'être... Bien loin d'irriter Gide, Barrès devrait le séduire, puisqu'il ne sacrifie aucune de ses tendances opposées, qu'il orchestre leurs voix adverses... Barrès a passé sa vie, pour ainsi dire, à « s'accorder ».

Il y a là un exemple d'un très curieux travail de quadrature du cercle, auquel certaines âmes d'aujourd'hui croient devoir se livrer. D'une part, on affirme — on exalte — la volonté qu'a le littérateur moderne d'adopter la vie purement affective, dans ce qu'elle a d'essentiellement divers et de contradictoire, de jouir de cette contradiction, de la maintenir comme telle, de la cultiver. Mais d'autre part, comme en raison de l'éducation classique qui continue de peser sur l'âme moderne, la cohérence de l'être demeure toujours chose honorée, on se met en devoir de démontrer que la contradiction où l'on se complaît n'existe qu'en surface, qu'elle recouvre au fond une souveraine unité. La démonstration ici est faible. Mais elle est d'autres fois très habile. Convenons, d'ailleurs, que trouver de l'unité entre la prédication nationaliste et le « penchant pour la dissolution de l'être » n'est pas facile.

Extrait de la publication

Le manifeste qui m'occupe ici affirme encore la volonté du littérateur moderne de ne sacrifier aucune des affections de son âme, d'en chercher toujours de nouvelles. Cette volonté, qui oppose si directement le littérateur moderne à l'intellectuel, dont l'essence est, au contraire, de cerner sa sensibilité, l'oppose également au sincère apôtre. De ce point de vue, il me semble que l'avocat de Barrès rapporte un mot de son client qui signe sa condamnation. A la veille de partir pour l'Orient, au printemps de 1914, Barrès aurait déclaré : « Je n'y vais pas chercher des couleurs et des images, mais un enrichissement de l'âme. » Je tiens que, si Barrès eût vraiment cru au nationalisme, s'il eût connu là une vraie foi, il eût peut-être souhaité de voir l'Orient, mais point pour y chercher un « enrichissement de l'âme ». D'autant qu'il savait à l'avance que cet enrichissement ne pouvait qu'entamer sa foi. Saint Paul (après son chemin de Damas) n'est jamais parti à la recherche d'un enrichissement de l'âme, ni Jeanne d'Arc, ni Calvin, ni Karl Marx, ni Lénine. Leur âme trouvait, dans leur foi, toute la richesse qu'ils désiraient. Ils n'ont jamais, comme Mauriacanous le dit de Barrès avec une innocence qui me dés rmerait si mon état de philosophe ne me défendait de m'armer contre personne, « fait à l'évasion une place dans leur vie ». La vérité est que Barrès — ses amis ne cessent de nous le clamer — était bien trop avide de tout — disons, s'ils préfèrent, bien trop complexe, bien trop intelligent — pour être le croyant d'aucune foi. C'est précisément pour cela que nous le méprisons d'en avoir simulé l'aspect. D'autant plus que cet aspect lui a singulièrement rapporté (1).

Notons qu'en tout ce plaidoyer on ne répond nulle-

1. Je trouve, sous la plume d'un croyant, cette déclaration que je livre à certains de ses coreligionnaires : « Le vrai chrétien ne cherche plus. Tandis que les autres chancellent au milieu du sable mouvant des opinions humaines, il demeure ferme dans la lumière de la foi et, appuyé sur la vérité, il marche d'un pas sûr vers le but de la vie. » (Dupanloup, lettre à G. Monod, *Souvenirs d'adolescence de G. Monod*, Revue Chrétienne, 1er janvier 1903).

Extrait de la publication

ment à Gide accusant Barrès d'avoir servi des dieux auxquels il ne croyait pas. Pour moi, j'accuserais plutôt Barrès d'avoir maudit les dieux auxquels il croyait. Lors d'un récent discours du général von Clauss à Pirmasens, quelqu'un rappelait les actes de sauvagerie ordonnés par cet officier en Lorraine au début de la guerre, et citait, avec vénération, ce verset qu'écrivit alors Barrès : « Ce sont des scènes de leur Walhalla qu'ils sont venus installer dans cette douce vallée de la Mortagne. » Il est certain que Barrès, avec son goût pour Nietzsche et Wagner, ne méprisait nullement « leur Walhalla » et que cet anathème est un pur mensonge à soi-même.

*
* *

Le manifeste de Mauriac contient encore d'autres déclarations bien remarquables. Ainsi, toujours résolu de ne respecter que l'ordre du cœur, dans tous les domaines, et d'humilier le besoin des démarcations nettes, le jeune apôtre s'écrie : « Ce n'est pas une discipline toute nue dont nous avons besoin, c'est d'un amour... Il ne s'agit pas, pour le chrétien, de dresser des barrières et des garde-fous, ni de se fournir de béquilles... » Il est assez curieux que ce soit à l'impie de rappeler à ce fils de l'Église qu'il existe des chrétiens, et non des moindres, pour lesquels il s'agit fort bien, et éminemment, de dresser des barrières et de se fournir de béquilles, encore qu'ils n'oublient nullement l'importance de l'amour. Les définitions des théologiens catholiques, leur attention constante à séparer la vérité d'avec les idées infiniment voisines qui tentent de prendre sa place et ne sont que des erreurs, me semblent bien n'être pas autre chose qu'un éminent souci de barrières et de garde-fous. La Chrétienté contient Pascal, mais elle contient aussi Saint Thomas. Beaucoup de chrétiens me diront que ce christianisme, qui s'émeut plus de notre manière de penser que de sentir, n'est pas le vrai christianisme. Je leur répondrai, et avec un grand nombre de leurs coreligionnaires, que c'est

Extrait de la publication

ce christianisme-là qui, à travers la nuit du Moyen Age, a maintenu la tradition de l'idéalisme; que si, dans notre époque d'affaires et d'agenouillement devant l'expérience, il existe encore quelque sensibilité à l'abstraction, c'est à lui que nous le devons, et que c'est vers lui que se tournent, qu'ils le sachent ou non, tous ceux qui, sous des modes divers, essayent de restaurer l'empire du spirituel.

Mais où ce *Pro Barressi* me semble le plus fragile, c'est quand il soutient que l'essentiel pour le croyant est que, parmi les mille objets qui l'attirent, il y en ait un qu'il « préfère », « même en le trahissant », cette trahison étant une « affaire personnelle » entre lui et cet objet. Qu'il n'y ait là qu'une affaire personnelle, je puis l'admettre tant que le croyant reste dans sa cellule. Je ne l'admets plus si, comme Barrès, il en sort pour parler au monde et prêcher la croisade. J'estime qu'alors il s'agit d'une affaire entre lui et ses ouailles, qui ont le droit d'exiger que la foi qu'il leur prêche et pour laquelle il les pousse à la mort soit autre chose, chez lui, qu'une « préférée » dans le harem des idées qu'il aime à caresser (1). J'ajoute que, s'il a réussi à assez fanatiser ses hommes pour qu'ils ne lui demandent pas de comptes, c'est Dieu qui lui en demandera, Dieu qui n'admettra pas que ce soit pour une foi de cet étiage qu'on fasse tuer des milliers d'êtres qu'il fit à son image. Et, ici encore, beaucoup de chrétiens me diront que le Dieu que j'évoque là, si peu souple en matière de foi, n'a rien de commun avec leur Dieu. Mais, ici encore, l'essentiel est que ces chrétiens-là ne sont pas tous les chrétiens (2).

1. Certains semblent l'avoir indiqué. Nous ne pouvons, déclare un grand admirateur de Barrès, donner notre adhésion parfaite à un maître « qui n'est jamais tout entier dans chacune de ses pesnées ». (D. Halévy, *Quelques nouveaux maîtres*, p. 4.)
2. *N. R. F.*, octobre 1932.

CORRESPONDANCE

4 octobre 1932.

Cher monsieur Benda,

Vous faites trop d'honneur à ce modeste article, en le traitant de « manifeste »; mais vous ne lui en faites pas assez en le réfutant d'après une citation, et sans vous être donné la peine de vous reporter au texte. On n'eût point attendu cette négligence d'un clerc aussi scrupuleux que vous l'êtes, et si naturellement enclin à la correction fraternelle. Vous y auriez vu que, bien loin d'approuver Barrès d' « avoir fait à l'évasion sa part » et d'avoir passé sa vie à accorder ses tendances opposées, je spécifie qu'il n'aurait pu progresser vers le vrai, sans d'abord se décider au sacrifice d'une part de lui-même. C'est du point de vue gidien, que j'absous Barrès de ne pas choisir, et pour souligner l'illogisme de Gide, quand il l'attaque.

Lorsque vous avancez que mon article « affirme la volonté du littérateur moderne de ne sacrifier aucune des affections de son âme, d'en chercher toujours de nouvelles... » je me frotte les yeux et relis mon texte : je constate, avec vous, cette volonté, dans un Barrès, dans un Gide; mais, faisant profession de catholicisme, comment l'eussé-je affirmée pour mon propre compte? Il est trop vrai que beaucoup de chrétiens trahissent le Dieu qu'ils aiment : j'enregistre, après tout le monde, ce triste fait; et vous feignez d'y voir un programme auquel je me rallierais ! Rappeler que la vie chrétienne est, pour beaucoup, un déchirement, un perpétuel compromis, ne revient tout de même pas à soutenir (comme vous me le faites dire) que « l'essentiel est de préférer un des mille objets qui nous attirent... (1) » Constater notre misère, ce n'est ni l'approuver, ni l'absoudre.

1. Voici mon texte : « Un homme qui s'efforce de vivre, tant bien que mal, selon la loi chrétienne, c'est simplement le signe *qu'il préfère quelqu'un*. Il peut aimer beaucoup d'autres choses... » Il « peut » n'implique évidemment de ma part, aucune approbation. Mais sans doute aurais-je dû, pour éviter l'amphibologie, écrire : « Il se peut qu'il aime beaucoup d'autres choses... »

Extrait de la publication

Mais où l'éminent philosophe que vous êtes (permettez à « l'éminent romancier » de vous retourner votre politesse !) me paraît bien léger, c'est lorsqu'il m'accuse de rejeter toute discipline et de m'en tenir à l'ordre du cœur. J'ai écrit : « Si la pratique religieuse *n'était qu'une discipline...* qui donc y resterait fidèle? » J'ai encore écrit : « ce n'est pas une discipline *toute nue* dont nous avons besoin... » Ce qui signifie clairement que je rejette une discipline *sans amour ;* je ne veux point de la discipline *seule.* Cher monsieur Benda, je n'ai jamais souffert d'un clerc trahison pareille ! Mais où vous passez toute mesure, c'est lorsque vous assimilez barrières, garde-fous, béquilles, dont je dis qu'un chrétien ne veut pas, à la théologie catholique, et singulièrement au thomisme ! Par ce tour de passe-passe, la condamnation que je porte contre une attitude peureuse et négative, devient, à vos yeux, le rejet de la philosophie catholique ! Simplement !

J'ai l'air de ne penser qu'à ma querelle et d'oublier Barrès : c'est que vous l'attaquez sur un plan où le défendre serait faire injure à cette grande mémoire. Vous me traitez d' « innocent », cher monsieur Benda? Cette fois, je ne vous retournerai pas votre gentillesse; car il n'y a nulle innocence dans cette insinuation que le nationalisme « simulé » de Barrès « lui a singulièrement rapporté ». Et que dire de cette petite phrase sur les ouailles que Barrès « pousse à la mort? » Pour un philosophe, c'est un jeu que de transformer, d'un mot, en criminel, l'homme qu'il hait.

Je vous prie de croire, cher monsieur Benda, à mes sentiments confraternels.

François MAURIAC.

*
* *

Cher monsieur Mauriac,

J'ai dit que, selon vous, l'essentiel, pour le croyant, est de préférer un des mille objets qui l'attirent, même

Extrait de la publication

s'il le préfère en le trahissant. Vous protestez et citez votre texte. Souffrez que je le cite plus longuement que vous : « Un homme qui s'efforce de vivre, tant bien que mal, selon la loi chrétienne, c'est simplement *qu'il préfère quelqu'un*. Il peut aimer beaucoup d'autres choses, être sensible au charme d'une vie toute différente, comprendre Montaigne et Nietzsche — mais quelqu'un est dans sa vie, *qu'il préfère, même en le trahissant* ». (C'est moi qui souligne ces derniers mots). Vous ai-je fait dire autre chose que ce que vous dites, même si nous remplaçons « il peut aimer » par « il se peut qu'il aime »? J'accepte un arbitrage.

Dans votre article vous prononciez un grand dédain pour ces chrétiens qui songent surtout « à dresser des barrières et des garde-fous et à se fournir de béquilles ». J'ai observé qu'alors vous deviez priser peu les théologiens catholiques. Vous repoussez, indigné, cette assimilation des barrières et des garde-fous à leur œuvre. Que voulez-vous? Elle n'en reste pas moins juste, et votre indignation ne la détruit pas.

Vous me faites grand honte d'insinuer que le nationalisme de Barrès était simulé et qu'il lui a singulièrement rapporté. Là, vous n'êtes pas exact. Je n'ai point « insinué » cette pensée, je l'ai nettement articulée. (Ce qui était particulièrement simulé, selon moi, chez Barrès, c'est sa germanophobie).

Vous demandez : « Que dire de cette petite phrase sur les ouailles que Barrès « pousse à la mort »? Qu'en dire? Mais qu'elle est très exacte, et je vous défie bien de l'infirmer. Ce n'est d'ailleurs pas pour cela que Barrès est un criminel. Pierre l'Ermite, lui aussi, pousse ses ouailles à la mort et je le salue très bas. Votre héros est un criminel parce qu'il pousse ses ouailles à la mort au nom d'une foi qu'il n'avait pas, ou qu'il n'avait qu'en amateur.

En toute confraternité littéraire, sinon spirituelle.

J. B.

CLERCS « SAUVEURS »

... On m'assène alors que les plus grands intellectuels, un Aristote, un Spinoza, un Kant, se sont éminemment occupés de politique. C'est là un pur jeu de mots. Quel rapport y a-t-il entre vivre dans la bataille politique, lutter de tout son être et par tous les moyens pour renverser tel ministère, voire tel régime, et donner pour aliment à sa pensée la matière politique dans le mode purement spéculatif et hors de toute poursuite d'un résultat immédiat? C'est à peu près comme si on identifiait les champions de boxe aux hommes qui, dans leur cabinet, écrivent sur l'activité musculaire.

Le mot que les intellectuels d'aujourd'hui ont sans cesse à la bouche, c'est qu'ils sont des sauveurs. Que ce soit en restaurant des valeurs d'ordre ou en préparant la révolution, ils viennent tous « sauver le monde ». C'est là peut-être ce qui les oppose le plus profondément au véritable intellectuel, lequel tâche à penser correctement et à trouver la vérité, sans s'occuper de ce qui en adviendra pour la planète. Cette manie du sauvetage est un effet direct de la démocratie, en tant que celle-ci est l'âge du moralisme. Déjà en 1855, Taine croyait devoir écrire : « Depuis le *Génie du Christianisme*, chaque doctrine s'est crue obligée d'établir qu'elle venait... sauver le genre humain. Elle s'est défendue avec des arguments de commissaire de police et d'affiche, en proclamant qu'elle était conforme à l'ordre et à la morale publique

Extrait de la publication

et que le besoin de sa venue se faisait partout sentir (1). » Et, en effet, nous ne voyons plus les intellectuels donner à l'intelligence que l'ordre d'obéir. Ceux de droite prononcent qu'elle doit rester dans les limites qu'exige l'ordre social, que si elle se laisse conduire par la seule soif du vrai sans attention aux intérêts de l'État, elle n'est qu'une activité de sauvage. Ceux de gauche pensent tout de même. L'un d'entre eux blâmait récemment l'*Histoire de France depuis la guerre* de Jean Prévost parce qu'il y a des matières, paraît-il, où l'impartialité est criminelle. Le premier devoir de l'esprit est de « servir la cause ».

Les intellectuels d'aujourd'hui entendent être des apôtres et être ainsi les vrais intellectuels. C'est le suicide même de l'intellectualité (2).

1. Cité par L. Brunschvicg, *Les Etapes de la Philosophie mathématique*, p. 368.

2. *Les Nouvelles littéraires*, 17 décembre 1932.

Extrait de la publication

nrf

37-VI A 20592 ISBN 2-07-020592-4

Extrait de la publication